

L'antijudaïsme dans les hymnes de pascha d'Ephrem le syrien / Dominique Cerbelaud. — Extrait de : Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur les églises de langue syriaque. — vol. 20 (1995), pp. 201-207.

Titre de couverture : Actes du Ium symposium syro-arabicum, Kaslik, septembre 1995, Etudes syriaques. t. 1. — Bibliogr.

I. Ephrem, le Syrien, saint, 303-373 — Hymnes chrétiens. II. Antisémitisme.

PER L1183 / FT4370P

L'ANTI-JUDAÏSME DANS LES HYMNES
DE PASCHA
D'ÉPHREM LE SYRIEN

PAR
Dominique CERBELAUD

L'étude thématique que je propose porte sur le recueil d'hymnes rassemblées sous le titre de *Pascha*, et qui se compose de trois séries: *de Azymis*, *de Crucifixione*, *de Resurrectione*. Sur la base du texte édité par E. Beck¹, j'en ai moi-même donné récemment une traduction française². C'est à l'occasion de ce travail de traduction que j'ai rencontré cette thématique antijuive: de fait, si elle affleure çà et là dans l'œuvre du diacre d'Édesse, elle apparaît ici à un haut degré de concentration³. Curieusement, les commentateurs la soulignent bien rarement⁴. Sans doute faut-il voir là une conséquence de la mauvaise connaissance, jusqu'à une date récente, de l'œuvre authentique du docteur syrien. C'est seulement en effet avec l'édition scientifique des textes syriaques (et, le cas échéant, arméniens), qu'une étude précise de cette œuvre a pu commencer.

Certes, la thématique antijuive ne représente pas l'aspect le plus attrayant de l'œuvre d'Éphrem. Il me semble cependant utile, voire indispen-

1) «Des heiligen Ephr m des Syrer Paschahymnen (de Azymis, de Crucifixione, de Resurrectione), herausgegeben von Edmund BECK» (coll. CSCO 248 - Série «Scriptores Syri», 108), Louvain, 1964.

2) «Éphrem: "Célébrons la Pâque (Hymnes sur les Azymes, sur la Crucifixion, sur la Résurrection)» (coll. «Les Pères dans la foi», 58), Paris, 1995. Rappelons que le recueil a fait l'objet d'une traduction française de G.A.M. ROWHORST: «Les hymnes pascales d'Éphrem de Nisibe» (2 vol.), Louvain, 1989.

3) On peut même préciser davantage: c'est dans la deuxième série du recueil (hymnes sur la crucifixion) que la thématique en question atteint sa plus forte densité. Dans le reste de l'œuvre éphrémiennne conservée, on trouve un passage qui s'apparente de très près à cette série: *de Ieiun.* V, 8-10, où il s'agit également de la crucifixion. Il semble donc bien que ce soit cet épisode précis qui provoque les «dérapages» de notre auteur...

4) Voir cependant Tanios BOU MANSOUR: «La pensée symbolique de saint Éphrem le syrien», Kaslik (Liban), (coll. «Bibliothèque de l'Université Saint-Esprit», 16), 1988, spéc.: pp.322-328; 342-343.

sable, d'en esquisser une approche sereine, d'en dénuder la structure, et surtout d'en proposer une évaluation critique. C'est le but de la présente communication.

A. LES THÈMES ÉPHRÉMIENS

1. Israël rejeté par Dieu : le transfert d'Alliance.

Prenons pour point de départ ce qui constitue aux yeux d'Éphrem un fait acquis: Dieu a rejeté le peuple d'Israël. À travers le «remplacement» liturgique de l'azyme, c'est bien cette réprobation qu'il faut déchiffrer:

«Béni soit Celui qui a rejeté le Peuple et son azyme, car ses mains sont souillées par un sang précieux !» (Az. XVII, refr.).

Et encore :

«Louange au Christ! Grâce à son corps,
l'azyme du Peuple a été aboli, ainsi que le Peuple !» (Az. XIX, refr.).

À ce rejet de la part de Dieu fait écho celui de l'Église, ce qui fonde théologiquement l'antijudaïsme chrétien:

«Parce qu'ils ont méprisé la circoncision, en la suspendant [au gibet] sur leur terre,
l'assemblée des nations a méprisé le [Peuple] réprouvé» (Cruc. V, 5).

Bien plus: c'est un véritable «transfert d'Alliance» qui s'est opéré. En abandonnant Israël, Dieu, du même mouvement, passait si l'on peut dire dans le camp des nations. Éphrem n'hésite pas à voir une preuve de ce transfert dans l'attitude de Jésus envers les deux brigands crucifiés avec lui. Outre l'arbitraire de cette appropriation, on peut noter que le texte évangélique ne suggère aucunement la damnation du «mauvais larron», se bornant à affirmer le Salut de son compère... Pourtant Éphrem écrit:

«C'est symboliquement qu'il a été crucifié entre des larrons dont l'un a blasphémé et l'autre l'a confessé: figure qui révèle qu'aujourd'hui le Peuple persiste à le mépriser, tandis que les nations le confessent. Par le silence il réprouve le mécréant qui les représente, car, eux aussi, les voilà réprouvés dans le monde; par sa parole il rend hommage au croyant, et ses partenaires en sont élevés» (Cruc. VIII, 9; voir aussi Cruc. V, 7).

Bref, la «nouvelle Alliance» implique l'annulation de l'ancienne, celle qui unissait le Seigneur au peuple d'Israël, sa première épouse:

«Ayant vu son iniquité, le fils du Roi est allé prendre pour épouse l'Église des nations, dont il a éprouvé l'amour et la fidélité. Il l'a unie à lui et s'est uni à elle, pour qu'il n'y ait aucune séparation. Voici qu'elle siège dans le palais du Roi et qu'elle revêt les ornements royaux» (Res. III, 7).

La première épouse, dès lors, n'a plus qu'à s'effacer:

«Le Peuple est comme sa Pâque, son agneau temporaire : comme lui, ensuite, il perd son goût et disparaît» (Cruc. III, 3).

2. La culpabilité juive dans la mort de Jésus et son châtement historique

À ce motif «théologique» se superpose chez Éphrem une polémique d'ordre historique: il faut tenir les juifs pour *responsables* de la mort de Jésus. Notre auteur n'hésite pas à leur attribuer des actes perpétrés par... les soldats romains. C'est ainsi qu'il leur attribue les moqueries contre Jésus:

«Ils lui faisaient tenir un roseau en signe d'infamie, et il a fait d'eux un roseau brisé. Que personne ne s'appuie sur ce roseau: sa puissance est brisée, mais sa pointe est acérée» (Cruc. VIII, 4);

mais aussi le crucifiement lui-même:

«Louange au Christ, qu'en cette fête, le Peuple impie a fixé avec des clous!». (Az. XX, refr.);

le coup de lance:

«Et le Peuple, en mangeant cet azyne, a donné un coup de lance au Fils, en nissan» [cf. Jn.19:34!] (Az. XVIII, 4);

ou encore... le partage des vêtements:

«Pris de rage ils l'ont revêtu, distribuant aussi ses vêtements purs. Ces scribes pleins d'orgueil se condamnaient eux-mêmes comme s'ils n'avaient jamais entendu l'annonce de ce psaume, dont le Scribe véritable a donné par ses vêtements l'interprétation» [cf. Ps.22:19?] (Cruc. V, 4).

Et c'est bien *l'ensemble* du Peuple saint qu'il faut tenir pour responsable de ces exactions:

«Frères, ne recevez pas
cet azyne
d'un Peuple qui a trempé
ses mains dans le sang,

de peur qu'ait adhéré
à cet azyme
un peu de la souillure
dont ses mains sont pleines (...)

Combien plus impur
est cet azyme
pétri par les mains
qui ont tué le Fils!» (Az. XIX, 16-17, 19).

Dès lors, Éphrem interprète comme un *châtiment divin* les événements de l'année 70:

«Et c'est César lui-même, choisi par les condamnateurs, qui détruira le lieu de leur séjour» (Cruc. IV, 7; voir aussi Cruc. IV, 10-13 et Cruc. VIII,3);

mais aussi toutes les mesures vexatoires que les empereurs, après Constantin, ont prises contre les juifs, et plus largement encore toute la polémique chrétienne contre le judaïsme:

«Et parce qu'ils l'ont en outre frappé avec ce roseau [cf. Mt.27:30], le calame des rois les a frappés,
car les rois ont ordonné par écrit de réduire en esclavage et d'accabler d'impôts ce Peuple dont il est écrit qu'il n'entrerait pas dans sa terre [cf. Ps.95 11] et qu'étant entré
une main invisible est descendue pour les frapper [?].

Moi aussi je les frappe avec un roseau, puisqu'il m'échoit de fixer par écrit le souvenir de leurs coups.

À la place de l'unique roseau dont ils l'ont frappé, ce sont d'alertes roseaux qui les frappent,

car dans toutes les langues on les accuse par écrit:
tantôt un traité, tantôt une controverse;
celui-ci écrit un commentaire contre eux, celui-là un disoucrs.
Les livres des auteurs sont une forêt de roseaux:
de leurs écrits ils frappent les crucificateurs» (Cruc. V, 13-14).

3. *Outrances verbales*

Mais la férocité d'Éphrem ne s'en tient pas là. Comme nous l'avons vu, il a assimilé le peuple d'Israël au mauvais larron; il l'identifie de même... à Judas:

«Un seul les représente tous,
car sous couvert d'un baiser ils l'ont mordu
par la bouche du voleur» (Az. I, 18).

Une telle exégèse constitue, il est vrai, un lieu commun patristique (cf. Augustin: Enar. in Ps. 108,1, etc.). Continuellement ressassée par la suite, notamment dans les paraliturgies médiévales («Mystères de la Passion»), cette équation symbolique devient l'un des éléments les plus enracinés de l'antijudaïsme chrétien.

Mais Éphrem, perdant décidément tout sens de la mesure, identifie encore le peuple d'Israël avec... le serpent de la Genèse:

«Déchaînés et écumants, ils projettent leur crachat sur le visage du Saint, attestant avec fureur qu'il avait essuyé la honte sur le visage des descendants d'Adam: quand le serpent, leur congénère, avait écumé et répandu sur Ève le poison de sa bouche, le figuier les avait absous et leur avait donné ses feuilles. Mais Sion a dénudé Celui qui revêt tous les êtres» (Cruc. V, 15).

La polémique cède la place, sous sa plume, à l'insulte pure et simple...

B. LES RAISONS DE CETTE VIOLENCE

Comment comprendre cette haine antijuive? Il est vraisemblable qu'elle procède, non d'une distance entre les deux traditions, mais au contraire d'une proximité. L'œuvre d'Éphrem recèle, comme on le sait, de nombreuses références à la littérature juive, en particulier au Targum et au Midrash. Relevons notamment qu'il est l'un des seuls Pères de l'Église (avec son successeur Jacques de Saroug) à utiliser le mot *shekinah* (syr. *ܫܟܝܢܗ*), que l'on chercherait en vain dans l'Écriture mais que la tradition talmudique utilise abondamment. L'une des occurrences éphrémiennes de ce terme se trouve précisément dans les *Hymnes sur la Pâque*, dans un quatrain d'une fulgurante beauté. Il s'agit des phénomènes qui accompagnent la mort de Jésus en croix:

«La Shekinah dans le Sanctuaire
a déchiré le Voile
comme si c'était sa robe,
en l'honneur de son Bien-Aimé» (Az. XIII, 21).

Il semble probable, sinon certain, que les communautés chrétiennes auxquelles Éphrem s'adresse éprouvaient non seulement cette proximité, mais même une véritable attirance à l'égard du judaïsme. Il ressort même de certaines allusions que d'aucuns fréquentaient sans vergogne la synagogue... d'où la violence des objurgations du diacre de Nisibe.

Cette situation concerne d'ailleurs, au-delà d'Édesse et de Nisibe, toute la zone syro-antiochienne, où il semble que l'une des grandes préoccupations des pasteurs ait consisté à dissuader les chrétiens... de prendre part à la liturgie juive! Déjà les *Constitutions Apostoliques* assimilent les assemblées des juifs à celles des hérétiques ou des païens (C.A. II, 62, 3). Jean Chrysostome va beaucoup plus loin: dans une série d'homélies prononcées en 386-387 (il vient donc tout juste d'être ordonné prêtre à Antioche), il se livre devant ses fidèles à de véhémentes exhortations à l'occasion de l'approche des fêtes juives⁵. Son but est bien d'empêcher ses ouailles de participer de près ou de loin à ces célébrations, comme aux jeunes qui les accompagnent. Mais sa virulence prend en fait pour cible les juifs eux-mêmes, qu'il va jusqu'à qualifier de «déicides»⁶. On connaît la fortune de ce néologisme dans la tradition chrétienne...

Pour en revenir à Éphrem, une seconde remarque doit être formulée. On admire – à juste titre – le style «poétique» de ce Père de l'Église. Loin des subtilités spéculatives des Grecs (et même de certains Latins), les Syriens se meuvent, à la suite des prophètes et des poètes bibliques, dans un univers essentiellement lyrique. Chez eux, le concept s'efface devant la métaphore, la déduction devant l'allusion, l'abstrait devant le concret.

Il faut le reconnaître: cette médaille a son revers. Démunie d'instruments spéculatifs, la pensée d'Éphrem, dès qu'elle cherche à marquer son opposition, recourt à l'insulte plutôt qu'à l'argument. Cette violence s'observe d'ailleurs, chez le diacre d'Édesse, non pas le plus souvent vis-à-vis des juifs, mais vis-à-vis des hérétiques et notamment des trois qui représentent – selon l'expression familière – ses «bêtes noires»: Marcion, Bardesane et Mani.

III. VERS UNE ÉVALUATION CRITIQUE

Cela dit, il reste à affirmer que l'enseignement actuel de l'Église catholique romaine, tel qu'il s'exprime notamment dans le paragraphe 4 de la déclaration conciliaire *Nostra Aetate*, s'oppose point par point à cet «enseignement du mépris». Rappelons les principaux éléments de ce texte.

Il affirme:

5) Texte grec, in *PG* 48, col. 843-942.

6) Le déicide (gr. *θεοκτονία*): cf. *PG* 48, col.854, ligne 23.

«Au témoignage de l'Écriture sainte, Jérusalem n'a pas reconnu le temps où elle fut visitée [cf. Lc.19:44]; les Juifs, en grande partie, n'acceptèrent pas l'Évangile, et même nombreux furent ceux qui s'opposèrent à sa diffusion [cf. Rm.11:28]. Néanmoins, selon l'Apôtre, les Juifs restent encore, à cause de leurs Pères, très chers à Dieu, – dont les dons et l'appel sont sans repentance [cf. Rm.11: 28-29].

(...)

Encore que des autorités juives, avec leurs partisans, aient poussé à la mort du Christ [cf. Jn.19:6], ce qui a été commis durant sa Passion ne peut être imputé ni indistinctement à tous les juifs vivant alors, ni aux Juifs de notre temps. S'il est vrai que l'Église est le nouveau peuple de Dieu, les Juifs ne doivent pas pour autant être présentés comme réprouvés par Dieu ni maudits, comme si cela découlait de la Sainte Écriture.

(...)

En outre, l'Église qui réprouve toutes les persécutions contre tous les hommes, quels qu'ils soient, ne pouvant oublier le patrimoine qu'elle a en commun avec les Juifs, et poussée, non pas par des motifs politiques, mais par la charité religieuse de l'Évangile, déplore les haines, les persécutions et toutes les manifestations d'antisémitisme, qui, quels que soient leur époque et leurs auteurs, ont été dirigées contre les Juifs»⁷.

Celui que Benoît XV, par son encyclique *Principi Apostolorum* du 5 octobre 1920, devait déclarer «Docteur de l'Église», ne peut donc, sur ce point précis, exercer quelque magistère que ce soit.

7) «Vatican II, Les seize documents conciliaires» (coll. «La pensée chrétienne»), Montréal-Paris, 1967, pp.551-553.